



Donovan Germain PENTHOUSE RECORDS

EXCLUSIF ! Une interview de D. Germain !

Dans la jungle des macarons jaunes, celui orné des lettres noires "Penthouse" surmontées d'une vision stylisée de New York sur ciel rouge, s'est taillé une part de lion dans nos discothèques. Cet artwork aussi simple qu'efficace est l'œuvre de **Bagga Keith**, un graphiste jamaïcain qui chante aujourd'hui au sein des **Home T4**. Il l'a réalisé lorsque **Donovan Germain**, propriétaire du label, est venu s'installer à Kingston. Germain opérait depuis déjà de longues années sous ses labels successifs *Revolutionary Sounds* et *Germain Music*. Mais nouvelle vie, nouveau nom. *Penthouse* - rien à voir avec la revue à la page centrale dépliant. Le terme, en anglais, désigne ces grands appartements de *standing*, construits sur les toits d'immeuble. **Germain** hausse une épaule sur un sourire laconique : lorsque j'ai ouvert mon studio au 56 Stipe Road, en 1986, je n'avais pas de nom. Comme on s'est installés à l'étage, on a appelé cela *Penthouse*. Tout simplement. Une anecdote assez symptomatique de la manière dont ce producteur, alors âgé de 36 ans, a négocié le virage professionnel le plus important de sa vie... en douceur. Car lorsqu'il débarque en Jamaïque, **Germain** n'est pas un novice. Né en Jamaïque où il grandit jusqu'à l'âge de 17 ans, il suit ses parents lorsqu'ils partent s'installer à Brooklyn où il obtient un diplôme de comptable - pour un producteur, ça compte - avant de se lancer dans la musique. Vendeur, distributeur, grossiste reggae, **Germain** connaît tout le gratin du *business*. Le succès lui tend les bras, il l'embrasse avec une fougue toute contenue. Car **Germain** n'est pas du genre



“ Je ne suis pas un artiste, ma bouille n'a pas à se retrouver dans des magazines. ”

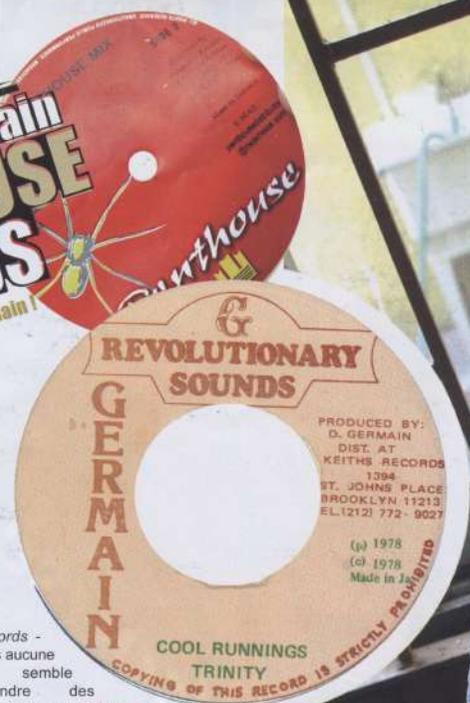
▶ volubile. Ni même bavard. S'il accorde des interviews de temps en temps, il fuit systématiquement les objectifs. D'où une déficience d'image - et la circulation de quelques rumeurs. Ce jour-là, nous le rejoignons dans la cour de son studio du 6 Ballater Avenue, alors qu'il discute avec **Ras Shiloh**, l'un de ses protégés. Il a rigolé quand on a terminé l'interview, quelques minutes plus tôt, en le branchant sur son refus d'être pris en photo. Je suis jaloux de ma tranquillité, nous dit-il. Lorsque je sors avec ma femme et mes enfants, je ne veux pas qu'on vienne me harceler. À moins d'être dans le *business*, tu ne connais pas mon visage. C'est un moyen de séparer ma vie professionnelle et ma vie privée. Je ne suis pas un artiste, ma bouille n'a pas à se retrouver dans des magazines. D'accord mais comment fait-on, nous, pour illustrer les propos ? Il se marre : vous n'avez qu'à mettre le logo de *Penthouse*. On n'y manquera pas, oui. Mais ça ne remplira qu'une seule page. Est-ce cet argument ? Notre insistance, étalée sur plusieurs années ? Ou encore l'idée lumineuse de notre photographe qui lui propose finalement d'apparaître sur une photo où... on ne le verra pas ? Si tu tends le logo *Penthouse* devant toi, on aura un flou sur ton visage. **Germain** accepte, subitement : vas-y, encourage-t-il, tu peux montrer mon visage. Ces clichés sont donc d'une grande rareté. On a mis plusieurs années à les obtenir, passant régulièrement au studio pour parler aux artistes *Penthouse*, des plus connus comme **Bushman** aux plus obscurs comme **Torch**. Pour notre peine, on obtient même un long entretien avec **Germain**. Très long, finira-t-il par se plaindre. On écartera les bras, désarmé : tu as une longue carrière, on doit faire une longue interview. Avec **Germain**, tout se négocie. Mais toujours avec ce flegme à l'anglaise, cette espèce de nonchalance trompeuse qui le caractérise.

DE MAXFIELD À BROOKLYN

Donvan Germain naît en 1952, à Kingston, où il grandit du côté de Maxfield Avenue, dans une famille *middle-class* chrétienne. Mon père était pompier, rappelle-t-il, ma mère couturière. La musique m'est venue naturellement, elle coulait dans mes veines. J'écoutais la musique dans les *sounds* et à la radio, surtout du ska et du *rock steady*. Il a 17 ans lorsqu'il part vivre à New York. Un choc culturel, sans doute. Pas spécialement. Je suis

Donovan Germain
PENTHOUSE
RECORDS

EXCLUSIF ! Une interview de D. Germain !

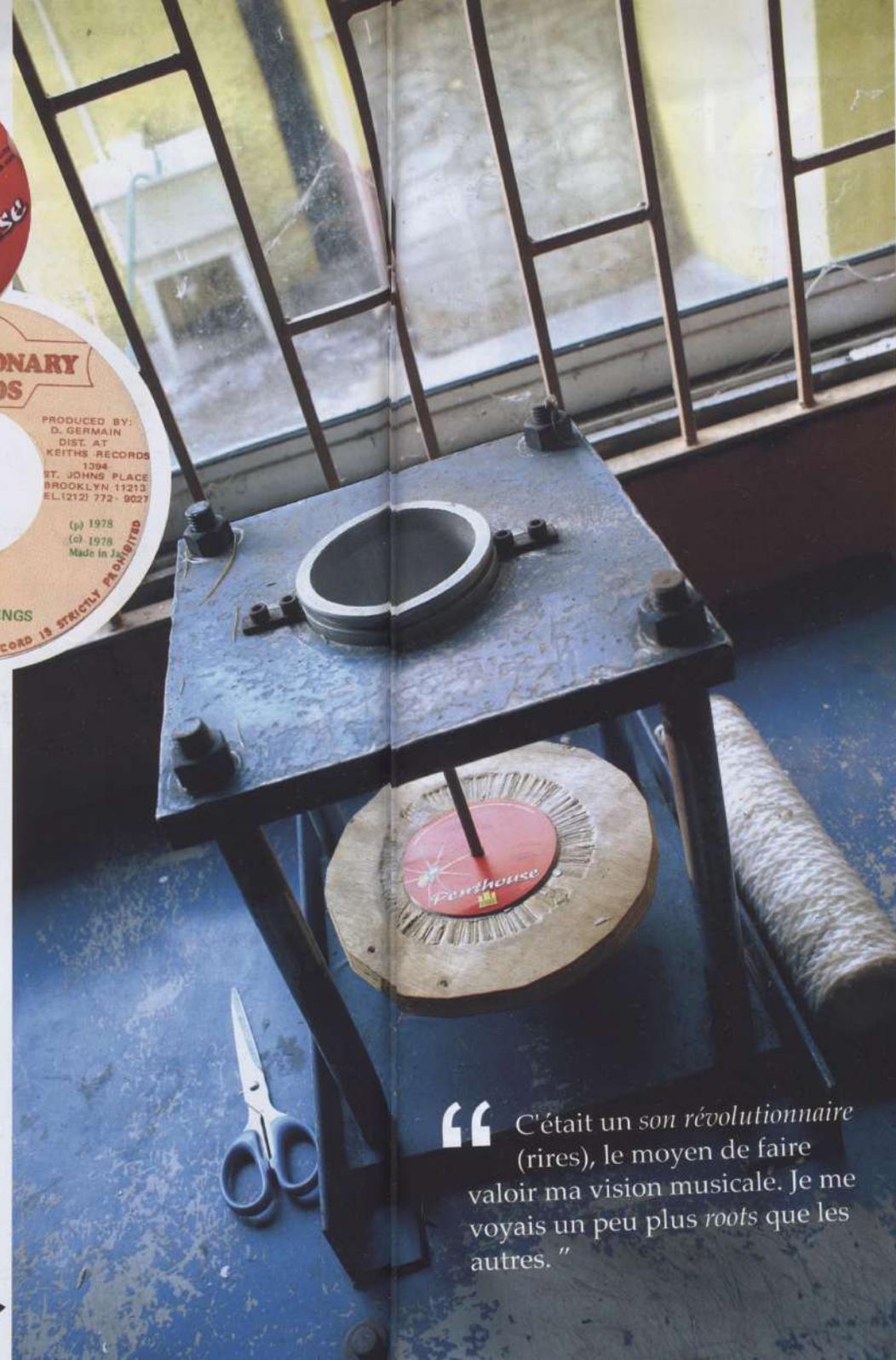


assez malléable, je m'adapte. Je n'avais pas le choix, j'ai décidé de tirer le meilleur parti de ma situation. Notre culture n'était pas très reconnue, nous ne faisons que commencer à l'imposer par le biais de ceintures et de T-shirts rastas, on portait aussi nos chaussures sans chaussettes, ce qui faisait bien marrer les Américains (rires). **Donovan** atterrit à Brooklyn, le quartier privilégié de la diaspora de l'île, avec le Bronx. Pour le reggae, il faut se rendre dans les "basement parties", ces soirées semi-privées données dans les étages inférieurs, typiques des constructions new-yorkaises. On passait pas mal de reggae, se souvient-il. Et puis on a eu les premières émissions... Une heure. Puis deux. Enfin, Ken Williams a réellement introduit le reggae en Amérique par le biais de son émission : quatre heures tous les samedis matins ! Et cela se développait : une demi-journée de reggae, une journée complète, une semaine ! Malheureusement, aujourd'hui, on en est revenus au point départ. **Wackies** et d'autres pionniers de la scène reggae new-yorkaise, nous confiaient avoir été un peu considérés comme des rigolos, à leurs débuts - jusqu'à l'arrivée de **Channel 1** et de son son plus international. Je trouve que les Américains réagissaient plutôt bien au reggae, en fait. Et cela bien avant **Channel 1**. Je n'ai pas ressenti les choses ainsi et pourtant, j'étais au cœur du truc puisque j'avais une boutique de disques. En effet, dès 1972, **Donovan** rachète la boutique dans laquelle il bosse depuis deux ans, *Keith's Records*; une enseigne spécialisée reggae - à 75%, nous dit Germain - située, comme l'indiquent les singles sortis par Donovan, au 1394 St. Johns Place, à Brooklyn. Ses premiers pas dans le *business*, il les fait donc au bas de l'échelle. Mais rapidement, il gravit les échelons, devenant distributeur pour **Gussie Clarke** et **Miss Pottinger**. Gussie devient d'ailleurs son fournisseur officiel de disques, depuis la Jamaïque, où Germain se rend six semaines tous les étés, restant ainsi en connexion avec l'île. À New York, le reggae s'installe. Grâce à quelques boutiques dont se souvient Germain : *Chin Randy's*, *Brad's Records* dans le Bronx ou encore *Jay's*. Les fondateurs du *business* américain. Il côtoie aussi **Bullwackie**, le premier à produire du reggae à New York à temps plein. Il vend ses productions, à *Keith's*

Records - mais aucune ne semble atteindre des records de vente. Les gens préféraient acheter des disques jamais qui leur permettait de repartir avec un petit bout de Jamaïque au fond d'un sac, résume Germain. Finalement, il arrive à une conclusion naturelle : en vendant ses propres disques, il gagnerait plus. Il se lance, seul, dans l'aventure.

REVOLUTIONARY SOUNDS

C'est avec le producteur **Lloyd Campbell** du label *Spiderman* (voir *The Italz*, **Natty Dread N°54**) que Germain organise sa première session à *Channel 1*, avec Joy White et Ronnie Davis. Ils travaillaient avec Lloyd, c'est comme ça que je les ai rencontrés. J'ai payé Sly & Robbie, Ansel Collins et Ranachie McLean pour le *ridim*, on a posé les voix quelques jours plus tard. C'était en 1978. Les titres s'appelaient *Sentimental Reason* et *Equality and Justice*. Le premier label de Germain est dans l'air du temps : *Revolutionary Sounds*, les sons révolutionnaires. Une référence, sans doute, aux *Revolutionaries* de *Channel 1*, le groupe phare de la seconde moitié des 70's. Oui, (rires) sans aucun doute. C'était l'époque... La guerre du Vietnam, les contestations. C'était un son révolutionnaire (rires), le moyen de faire valoir ma vision musicale. Les gens produisaient de bons titres mais je me voyais un peu plus roots que les autres car mes prods vendaient plutôt en Europe. Comme *Mr Bossman*, *Don't Break Your Promise* des Tamblins. Ce que je tirais de *Channel 1* était donc différent. Germain ne se lance pas à la légère, pas même "pour voir". Je voulais que cela devienne ma vie. Les conditions semblent propices



“ C'était un son révolutionnaire (rires), le moyen de faire valoir ma vision musicale. Je me voyais un peu plus roots que les autres. ”

GARNETT SILK

S i Donovan n'a pas repéré un seul artiste lors d'auditions sauvages, il peut s'en prendre à lui-même, au moins à une occasion, celle où il renvoie **Garnett Silk** chez lui. Pourtant, il est introduit par son ami, **Tony Rebel**. Qui ricane : *Donovan a pensé que Garnett n'avait pas assez de paroles. Il a fait des tas de chansons avec lui mais il ne les a sorties qu'une fois que Garnett avait percé* (rires). Oh, Garnett... souffle le producteur en marquant une pause. Un excellent artiste... Il était venu nous voir une première fois et on l'a renvoyé en disant qu'il n'était pas prêt. Il est revenu, finalement, et le reste appartient à l'histoire. C'était surtout très facile de travailler avec lui car il était concentré sur son travail et acceptait toutes les remarques sans se braquer. Et il avait ce talent unique. J'ai été son *manager* pendant deux ans mais... ainsi va la vie. Pour Germain, Silk signe notamment *Lion Heart* qui annonçait un retour au *conscious* dont *Penthouse* se fait l'un des instruments, refusant généralement le *slackness* et les paroles trop guerrières. Je n'ai jamais cru en cela, résume Germain.

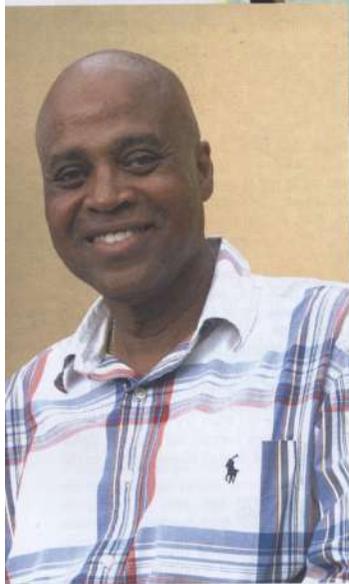
à l'époque, pour un jeune producteur. Tu n'avais qu'à sortir des disques. Tu avais moins de stations de radio, de producteurs. Tu te faisais remarquer plus vite dans le milieu. Tes disques passaient plus à la radio. Pas comme aujourd'hui. J'avais les fonds, ce qui reste le plus important. Je payais mes musiciens, mes artistes, je leur disais quoi faire. Je distribuais moi-même dans les *States* donc j'avais les clients, ça se faisait tout seul. Le premier tube du label est signé par le groupe méconnu **Cultural Roots** et s'intitule *Mr Bossman*. Hum, dans l'*underground*, peut-être, relative Germain. Mais le vrai premier tube, ce fut *Don't Break Your Promise* des Tamblins. Chris Blackwell l'a même sorti sur *Island*. On n'a pas poursuivi la collaboration, en effet. Blackwell faisait son truc, je faisais le mien. Je souhaiétais surtout étoffer mon catalogue. Ce qu'il fait, sortant plusieurs LPs : **Cultural Roots** (dont *Drift Away From Evil*), **Dean Fraser** (*A Touch Of Dean*, 1978), **Joy White**... Au début des 80's, il passe à un peu plus lourd avec les **Mighty Diamonds** (*Heads Of Government* et *The Roots Is Here*) - même si ces deux efforts ne figurent pas dans le haut du panier du groupe. La plupart de ces références demeurent introuvables depuis de longues années. Sans parler des *singles*. Je suis en train d'y remédier, nous rassure-t-il. J'ai transféré toutes mes bandes sur support digital via *Protool*. D'ici quelques mois, tout devrait ressortir sous forme de compilations.

SLIPE ROAD

Revolutionary Sounds, c'est bien. Mais cela reste anecdotique. Car bientôt, Germain va lancer un label mythique, *Penthouse*. Tout d'abord, il liquide *Keith's Records* et se spécialise dans la distribution de disques à grande échelle depuis Miami. J'étais dans la musique, je sortais des trucs. Mais tout a changé lorsque je suis venu ouvrir mon studio en Jamaïque, en 1988. Là, je suis devenu producteur à plein temps. Encore une fois, la transition se fait en douceur. Connu dans le milieu, il atterrit en terrain ami puisqu'il s'installe dans sa famille, au 51 Slippe Road, où il fait construire le studio à l'étage. Rapidement, il se fait remarquer en alignant trois morceaux dans les *charts* anglaises, *Don't Want To Be Lonely* de Freddie McGregor, *Smile* et *One Dance Won't Do*. La dernière est une réponse à un titre de l'une de ses idoles, Beres Hammond. C'était mon idée (rires). Je n'ai pas écrit la chanson, juste donné l'idée. Je n'ai jamais écrit de chansons, ni à cette époque, ni aujourd'hui. Lorsqu'on lui demande quel titre a établi *Penthouse* en Jamaïque, il marque une pause. Soupire, se gratte le menton, gagne du temps avec un "bonne question" puis finit par trancher : *Chaka On The Move*, de Chaka Demus. Pas de souvenirs mémorables ni d'anecdote croustillante : *Chaka est*

Donovan Germain PENTHOUSE RECORDS

EXCLUSIF ! Une interview de D. Germain !



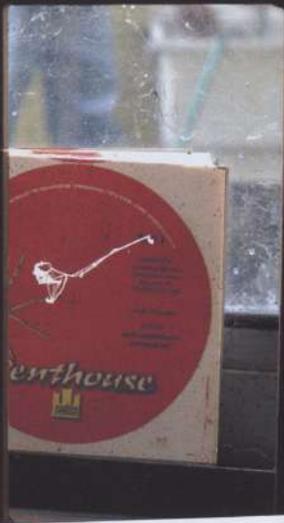
Donovan Germain, à visage découvert ! Le producteur refuse généralement les photos afin, dit-il, de préserver sa vie privée.

► venu nous trouver avec une chanson, on a organisé la session et il a enregistré. Rien de spécial. Mais rapidement, Penthouse devient le repaire de tous les aspirants chanteurs qui se pressent dans les escaliers qui mènent au studio. Nous sommes au tournant des 90's, Slipe Road devient un lieu incontournable. Man, c'était difficile à gérer, parfois. Tu avais tellement de monde ! Chacun cherchait un break, les artistes voulaient enregistrer, les producteurs venaient te demander un riddim, t'exposer leurs problèmes. Mais nous ne pouvions pas régler les problèmes de tout le monde. On a rencontré de bons artistes qui, par la suite, ont fait de belles carrières. Régulièrement, débordé par les

“ Les artistes voulaient enregistrer, les producteurs venaient te demander un riddim, t'exposer leurs problèmes.”

sollicitations, le crew de Penthouse lâche un peu de pression. Donovan se montre en haut des marches : ok, auditions time ! Et c'était parti pour des heures (rires) ! Les types se croyaient capables de grandes choses mais cela n'a jamais rien donné. On n'a pas retenu un seul artiste auditionné sur ces marches (rires). La période de Slipe Road est celle des Buju (voir encart), Tiger, Cobra, Marcia Griffiths et autres Tony Rebel. Ce dernier est déjà à Penthouse depuis quelque temps lorsqu'un nouveau venu perce devant ses yeux, piquant son orgueil. Le nom de l'impoli deejay ? Cutty Ranks. Dave Kelly (alors ingénieur à Penthouse, ndr) et Donovan m'ont chambré, se souvient Rebel : tu dois être à la hauteur, t'es là depuis plus longtemps que lui ! Germain avait ce

concept, faire un LP avec Cutty et moi, le fameux Die Hard. C'est là que je suis arrivé avec The Armour. Le premier tube du Rebel, sur un riddim boom-boom auquel le "revolutionary sound" a laissé la place en ces temps digitaux. Rebel signe aussi Fresh Vegetable peu après, sur le A Love I Can Feel (Studio 1), éterné peu avant par Beres Hammond, l'une des figures historiques du label. Beres est plus qu'un artiste, confie Donovan, c'est mon ami. Nous sortons en famille les week-ends. En 1989, après avoir passé quelque temps à l'étranger, il est venu louer mon studio. Je lui ai dit que je ne pouvais pas faire ça ; qu'en revanche, je lui donnerais des heures gratuites s'il acceptait d'enregistrer un titre pour moi. Il a fait Tempted To Touch. Rien que ça. Les succès s'enchaînent alors. Slipe



► Road déborde de créativité, notamment sous la houlette de l'ingénieur Dave Kelly qui s'y fait un nom. Avant Slipe Road, j'allais enregistrer à Tuff Gong où Dave s'occupait de mes sessions. Il ne cessait de trafiquer le son et je passais ma vie à lui répéter : touche à rien, laisse le son comme ça ! Mais rien ne l'arrêtait (rires). Quand on a construit Penthouse, je l'ai débauché. C'est là qu'il a aussi appris à produire. Mais le travail de Dave à Penthouse était avant tout celui d'un ingénieur. Il mixait - il n'a pas créé beaucoup de riddims pour Penthouse, pas avant la période du Batty Rider, du Saturday Dance. Mais les one drop pour Beres et ce genre de chanteur, cela venait de moi. Les productions du début des 90's amorcent un retour au son organique. Employant les talents de Sly & Robbie, de Stealie & Cleevie ou du Fire House Crew, Penthouse établit rapidement une charte de qualité. Son son, vaguement teinté de pop commerciale, n'est pas le plus roots mais demeure l'un des plus lourds de l'île - pas étonnant

d'ailleurs que l'ingénieur attiré du moment, Shane Brown, le fils d'Errol Brown (ingénieur de Bob Marley), sorte quelques-uns des riddims les plus sérieux du moment. Malgré tout, après un tel parcours, Germain ne semble pas ravi de la situation en Jamaïque, avoue avoir beaucoup de mal à faire passer ses titres en radio, reproche la multiplication des labels et des émissions tout en blâmant le goût prononcé des médias pour les noms établis. On a besoin de jeunes artistes pour créer un nouvel intérêt, exciter la curiosité. Sans cela, notre industrie va mourir. Chaque année j'essaie de lancer un nouvel artiste. Tu as du mal à leur obtenir des passages radio mais s'ils sont au milieu d'une série avec des gros noms, ils vont en bénéficier. Parmi ses poulains encore sur le devenir, on croise Torch, bien sûr. Voilà l'exemple typique, s'anime Germain. Un bon artiste avec de bons textes, qui refuse de sombrer dans le

"je-tue-tuel" ou le "j'fais-cœci-cela-aux-nanas". Mais les disc-jockeys ne passent pas ses disques. Je me rappelle, c'est un policier qui l'a amené me voir ici au studio pour me le présenter. J'ai aimé son humilité. Germain parle aussi sur Nicky Burt ou sur le jeune Romain Virgo (voir article). Pour l'heure, si le studio d'enregistrement de désemplit pas, les disques, eux, ne sortent plus. Le plus gros problème, c'est le piratage qui l'empêche de rentrer dans tes frais. Ce n'est pas jouable. Je continue d'enregistrer mais tout en attendant qu'on trouve le moyen de pouvoir faire de l'argent avec notre musique. J'enregistre pour le futur.

CONCLUSION

Je reste enthousiaste, confie-t-il. Motivé aussi. Je suis simplement déçu par... les paroles de la musique jamaïcaine. Sur la longueur, ces chansons n'ont pas d'avenir. Je produis en terme de catalogue. Mon idole a toujours été Clement Dodd. J'ai observé sa manière de travailler car je le connaissais bien. Quand je reprenais l'un de ses riddims ? Il se plaignait (rires). C'était mon idole, quoi qu'il en soit, et j'ai bâti Penthouse en m'inspirant de ce qu'il avait fait. Je suis propriétaire de mon catalogue comme il l'était du sien, ma musique n'est pas bradée à tous les coins du globe. Voilà ce qui m'impressionnait chez lui : tout son catalogue était là, sous ses pieds ! Germain passe systématiquement par VP Records pour distribuer ses disques. Mais là encore... J'étais à New York lorsque les Chin sont venus s'installer, on se connaît depuis cette époque alors, ma relation avec VP est particulière... Disons que je n'ai pas les mêmes doléances que tout le reste de l'industrie (rires). Penthouse reste actif, sortant peu de séries mais prenant le temps de les peaufiner. Germain a quelques LPs sous le coude : Torch, John Holt, Richie Spice, Virgo... et Bushman chante Peter Tosh, bloqué par un désaccord sur la propriété des titres. Rien d'insurmontable, lâche Germain. Après toutes ces années, le producteur se dit incapable de sélectionner ses titres favoris et en livre une explication qui démontre sa manière de travailler tout en expliquant pourquoi son label a su s'imposer au fil des décennies : la production est en rapport avec un état d'esprit, un moment de ta vie. Et à partir du moment où je sors un single, c'est que j'en suis fier.

Texte : TE - Photos : C. Rapéri

BUJU BANTON



Donovan Germain nous confie que Buju Banton a débarqué à Penthouse sur une recommandation. Ce n'était encore qu'un gamin mais il était venu avec un catalogue de chansons. Si tu n'aimais pas la première, il en avait une autre. Tu ne l'aimais pas non plus, il en avait encore une autre. Cela prouvait qu'il avait le matériel et qu'il était prêt. Lors du lancement de son dernier LP, Rasta Got Soul, Buju donnait une autre version de ses débuts, une session de huit heures à Penthouse, orchestrée par Robert Ffrench qui produisit sa première chanson. Présenté aux ingénieurs Dave et Tony Kelly, il fait ses premières démos qui déplaissent fortement à Germain : je refuse de sortir ces titres sur mon label ! Buju adoucira ses gun tunes et gagnera la confiance de Germain, jusqu'à devenir un habitué de Slipe Road où, enregistrant quatre titres par jour, il auditionne même d'autres artistes (dont Terror Fabulous) et se voit confier un jeu de clés. Finalement, Penthouse lance sa carrière et lui offre un incontournable, Till Shiloh. Par la suite, Germain est de tous les LPs de l'artiste, de Inna Heights jusqu'au plus décevant Unchained Spirit. Récemment, Buju rendait publique sa décision de se séparer de Penthouse. Je crois que parvenu à un certain stade, souligne Germain, tu as envie de faire tes propres trucs. Nous sommes en très bons termes et je produis deux titres sur son dernier LP. L'une des clés du succès de Germain est aussi la relation sur la longueur qu'il a su entretenir avec ses artistes.